

Des hommes

Le livre de Laurent Mauvignier est un roman¹. C'est ce que nous dit la couverture : « *Des hommes*, roman ». Pourtant, sa construction suggère qu'il s'agit d'une tragédie s'étirant d'un « après-midi » à un « matin ». Sa fin, quant à elle, et son ultime paragraphe en particulier, interrogent : ne s'agirait-il pas d'un mélodrame, et j'ajoute : d'un mélodrame français ? Ce livre est, en effet, profondément ancré dans notre imaginaire contemporain de la dernière guerre à laquelle participa le contingent, il y a cinquante ans, en Algérie : notre guerre d'Algérie qui fut leur guerre d'indépendance. Que ces généralisations étouffent la diversité des expériences et surtout la pluralité des points de vue n'empêche pas qu'elles disent l'essentiel de l'affrontement : celui de deux principes nationaux.

Or que retient l'imaginaire français de cette période aujourd'hui ? Essentiellement des violences cruelles. Laurent Mauvignier en fait la narration d'un côté et de l'autre, évoquant ces hommes qui nous font douter parfois de l'humanité. Ces violences provoquent des béances dans notre sensibilité qui n'arrive pas à les absorber et à les expliquer. La cruauté mais aussi les relations avec les civils : les Algériens, dont on paraît pouvoir faire ce qu'on veut, et les Européens dont les militaires français se sentent plus proches. Cette guerre, pourtant, ne se laisse pas inscrire facilement dans la lignée des conflits précédents pour les Français envoyés en Algérie. S'agit-il de défendre la mère patrie ? Ne s'y comporte-t-on pas plutôt comme une armée d'occupation à l'image des Allemands en France ? Les comparaisons sont là chez Mauvignier, tantôt implicites comme avec ce soldat nommé Nivelles qui exécute à bout portant un adolescent, plus souvent explicites par des comparaisons avec Verdun ou Oradour. L'écrivain se fait ici l'écho de ces malaises ressentis par tant d'appelés à qui la filiation avec les anciens combattants de la Grande Guerre était refusée et qu'ils vivaient sans doute comme impossible. La seule continuité glorieuse évidente aurait été celle de la résistance à l'occupation nazie mais alors les soldats français, dont beaucoup se sentaient en terre étrangère en Algérie, n'auraient pas eu le beau rôle.

Si le livre se préoccupe du statut de cette expérience militaire particulière, s'il s'applique avec brio à décrire les sentiments et les sensations des soldats (la peur en particulier donne lieu à de magnifiques passages), ce n'est pas pour en mesurer la valeur mais pour tenter un retour à l'origine. Tout le livre semble reposer en effet sur le postulat que l'expérience algérienne du personnage principal du roman est la clé de son attitude ultérieure. Bernard est revenu changé ; on ne le reconnaît pas chez lui et on l'a même affublé d'un surnom qui indique cette mise à distance qu'on a produit comme pour se protéger soi-même.

Le récit repose sur la déconstruction d'une unité de temps apparente (une journée décomposée d'un « après-midi » à un « matin ») par le surgissement d'un temps plus ancien. C'est ce temps du passé qui est proposé pour éclairer l'action présente, dans une longue évocation qui forme une importante part du livre. Cet éclairage vient du narrateur, le cousin de Bernard qui fut en partie présent avec lui en Algérie. Lui aussi a un passé tu, une expérience traumatisante qu'il évoque en seulement quelques phrases de déni. Être et ne pas avoir été : est-ce cela le statut d'un ancien d'Algérie aujourd'hui ? Vivre à condition de se taire et d'oublier ? Un « et. » précédé et suivi d'une ligne blanche, un « et. » après l'évocation du désir de quitter l'Algérie et « de dire c'est fini » : c'est sans doute ici que Mauvignier condense son propos, dans cette impossibilité à lier, à tisser un pont de parole entre l'Algérie et l'après. La liaison est impossible ; elle devient clôture. Si on redémarre, c'est sur du blanc. La transmission est un échec. Seul un ange, « Sol-ange », Solange, la sœur de Bernard, l'entoure de son affection : son amour dit qu'il y avait un avant et ne cherche pas à savoir ce

¹ Laurent Mauvignier, *Des hommes*, Paris, Minuit, 2009, 281 p.

qui s'est passé en Algérie. Son amour dit que cela n'a pas d'importance et ne conditionne rien.

Et pourtant il s'est bien passé quelque chose là-bas. Le cousin Rabut le sait ; pour lui aussi, l'indicible est fondamental. Comme le Bernard du film de Resnais, *Muriel ou le temps d'un retour*, qui photographiait sans cesse pour accumuler des preuves, Rabut feuillette ses photos d'Algérie à la recherche de quelque chose sans rien pouvoir y voir d'autre que le décalage dont elles témoignent. Elles non plus ne peuvent pas dire ce qui s'est passé là-bas et Bernard l'avait magistralement exposé à Rabut : la photo souriante d'une petite Algérienne qu'il a affichée chez lui ne valait que par son hors champs que peu connaissait.

Le retour est cependant une réalité complexe. Celui de Bernard fut différé : après sa guerre, il avait choisi de ne pas rentrer chez lui, d'éviter la confrontation. Il rentre, mais bien plus tard. L'imputation d'origine devient dès lors brouillée, moins évidente : est-il devenu ce nouvel homme, qu'on surnomme « Feu-de-bois », en Algérie ou ces changements sont-ils liés à d'autres facteurs ? Des traces sont là pour rappeler qu'il y avait bien un avant l'Algérie et qu'il conditionne aussi l'après. Le propos du livre n'est pas d'insister sur cette autre manière d'apprécier le poids du passé mais on peut aussi y lire une invitation à ne pas considérer l'explication par l'Algérie comme définitive. C'est aussi de cela qu'il faudrait se souvenir aujourd'hui si l'on ne voulait pas enfermer les anciens d'Algérie dans l'idée que l'on se fait de leur silence.

Raphaëlle Branche